

# Jan Krugier et Ruth Fayon sont revenus d'Auschwitz. Ils habitent Genève. Ils parlent

Le 27 janvier 1945, l'Armée rouge ouvrait les portes du camp de la mort. Bientôt, les témoins directs auront disparu. Écoutons-les.

PIERRE HAZAN

Originaire de Radom en Pologne, Jan Krugier est arrêté avec sa famille en 1941. Il a 13 ans et demi et a déjà participé à des actions de la résistance juive. En août 1941, il s'évade du train qui le conduit à Treblinka. Repris par les nazis, il survit à plusieurs sélections dans différents camps, avant d'être déporté en juin 1944 à Auschwitz. Sept mois plus tard, Jan Krugier sera l'un des rescapés de la terrible «marche de la mort», lorsque les nazis évacuent le camp d'extermination, devant l'avancée des troupes russes. Il sera transféré au camp de Dora, puis à Bergen-Belsen, avant d'être libéré par les Britanniques, le 15 avril 1945.

Aujourd'hui, il tient une galerie d'art réputée dans la vieille ville de Genève. Devant la montée du révisionnisme et le fait qu'ils ne sont plus qu'une poignée de survivants appelés à disparaître — peut-être 4 ou 5 en Suisse —, Jan Krugier a accepté de témoigner pour la première fois.

«Lorsque l'on revient du pays des morts, on parle le langage des morts. Comment raconter? Les vivants ne peuvent pas comprendre.» De l'univers concentrationnaire, Jan Krugier n'a jamais pu parler. «Que dire? C'est tellement au-delà du transmissible. Du discible.» Pourtant, petit à petit, un dialogue se noue entre Jan Krugier, l'amateur d'art, et l'auteur Jan Krugier, l'adolescent, en partie mort dans les camps. Celui qui rit et accomplit les actes de la vie quotidienne et celui dont toute l'existence reste hantée par les cauchemars, la mort et la culpabilité: «Pourquoi ai-je survécu? Pourquoi pas mon frère, ma mère, mon père... pourquoi les nazis fracassaient-ils les corps des nouveau-nés?»

Pour vivre après-guerre, Jan Krugier a rusé avec lui-même. Il a refoulé ce passé maudit, de peur que le simple récit de sa souffrance ne le conduise à se détruire: «En se remémorant ce que fut Auschwitz, on risque d'être terrassé par son propre récit. Primo Levi (l'auteur de «Si c'est un homme») s'est suicidé, Bruno Bettelheim aussi, beaucoup de mes amis aussi. Le passé nous rattrape toujours.» Jan Krugier a voulu ver-

rouiller cette porte vers l'abîme, en se forgeant des raisons d'exister. «Des alibis», dit-il, presque en s'excusant. «Je me suis réfugié dans l'art, dans la création, dans ce que l'homme a fait de plus beau et de plus noble.» L'art, dont la contemplation, veut-il croire, le protégerait des réminiscences de la barbarie. Tout en sachant qu'en la matière, «il n'y a jamais de garantie»: «Avec l'âge, le souvenir et les cauchemars reviennent.»

«Au camp, je me disais: garde ta dignité d'homme. Cela ils ne pourront jamais te le prendre, même lorsque tu seras devant la chambre à gaz. Ne glisse pas, sinon tu es foutu. Ceux qui se laissaient aller, nous les appelions les musulmans. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que leur peau noirissait. C'était la glissade épouvantable. Ils avaient accepté la mort. Les gens âgés protégeaient les jeunes. Ils me disaient: «Tu dois survivre pour témoigner.» Ils voulaient tellement que l'on s'en sorte, que cela allait parfois jusqu'au sacrifice de leur vie. Ils disaient: «Conserve ta dignité.» Parfois, cela signifiait simplement remettre son calot droit. Les Allemands étaient irrités. Ils ne parvenaient pas à nous réduire au rang d'animaux. Face à la mort, nous avions des options. L'accepter comme une sanctification, un martyre. Ou se révolter. Certains ont craché au visage de leurs bourreaux avant de mourir. Mais nous étions tellement fatigués. Le voyage en wagon plombé nous avait épuisé. Nous étions sans eau, ni nourriture. C'est étrange, les gens sentent parfois lorsque leur fin est proche. Dans les wagons, ils se déshabillaient avant de mourir. C'était comme une préparation funéraire, venue des profondeurs de l'homme. Un couple de jeunes mariés était parvenu à s'enfuir. Mais à bout de forces, ils étaient venus au camp. Ils se sont assis sur un banc, face à une grande fosse, et le SS ukrainien leur a tiré une balle dans la nuque. Ils sont tombés dans le trou. Le SS a dit: «Quel drôle de peuple. Ils viennent se faire tuer.» Un jour, les avions alliés ont bombardé Birkenau, le camp qui jouxte Auschwitz. Beaucoup de mes amis ont été tués. Mais nous étions fous de joie. Quelle merveille! Nous étions tués par nos sauveurs. C'était absurde. Qui peut comprendre ce que nous éprouvions?»

En janvier 1945, Jan Krugier est transféré au camp de Dora. Dans des usines souterraines, les savants allemands mettent au point les missiles V1 et les V2, des nouvelles armes dont Hitler espère qu'elles lui permettront de reprendre l'avantage militaire et de gagner la guerre. «Ma

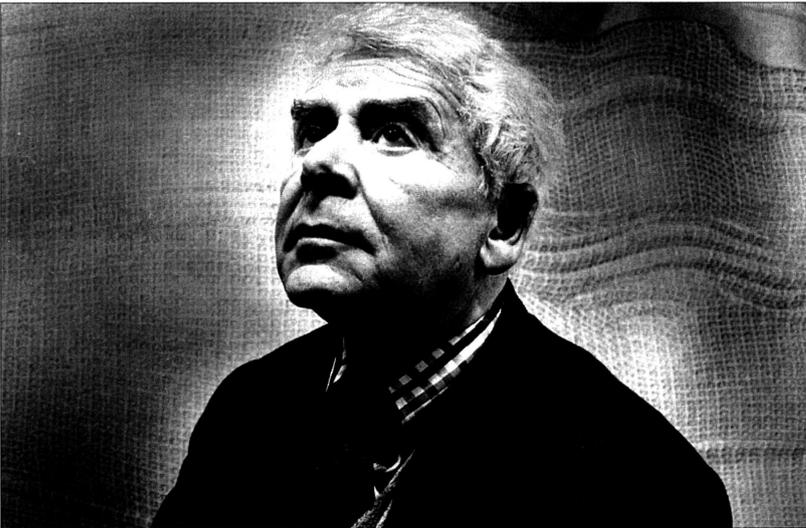
fonction était d'apporter des plateaux de repas aux employés allemands. Nous crevions de faim. Certains d'entre nous ne résistaient pas. Ils mangeaient et étaient exécutés», raconte Jan Krugier. Finalement, il est transféré au camp d'extermination de Bergen-Belsen, jusqu'à ce que les Britanniques libèrent le camp, le 15 avril 1945.

La vengeance? «Bien sûr, ça a existé, mais cela passe. Dans le camp, il y avait des prisonniers politiques allemands. Ils n'étaient pas gazés, ils n'étaient pas traités comme nous, mais ils souffraient aussi. Il y a eu des Allemands très courageux, il y a eu les bourreaux. Il y a ceux comme les Ribbentrop qui parlaient de «la solution finale» au salon et conservaient un Chagall dans leur chambre à coucher et il y a ceux qui n'étaient ni bourreaux, ni héros... Mais si nous ne voulons pas risquer de ressembler un jour à nos assassins, nous ne pouvons pas faire porter aux enfants allemands les crimes commis par leurs parents.»

Il y a deux ans, Jan Krugier est retourné en Pologne. Il est allé à Treblinka, un autre camp d'extermination. «Ce jour-là, il pleuvait. J'étais sur la rampe qui menait aux chambres à gaz. J'ai glissé. Je me suis alors aperçu que le sol était fait de débris de pierres tombales juives. Les nazis ont obligé les gens à construire cette route de la mort à partir de stèles funéraires. Soudainement, pour moi, la réalité terrifiante d'il y a un demi-siècle a resurgi avec une violence inouïe. C'était ce même type de cruauté diabolique que les nazis ont eue lorsqu'ils décoraient de rideaux une jolie petite maison à la gare de Treblinka, pour faire croire aux nouveaux déportés qu'ils n'étaient pas arrivés en enfer.»

Recueilli à Zurich après-guerre par une famille protestante de la haute bourgeoisie, Jan Krugier a connu le rationnement en Suisse. «Pour moi, c'était le paradis. On recevait aussi du chocolat. Dans ma famille adoptive, bizarrement, chacun mettait sa part dans sa poche. Pour moi, c'était incompréhensible. La ration de pain à Auschwitz, nous la cachions. C'était la clef de notre survie. Mais ici, personne n'était menacé de mourir de faim. Le chocolat, c'était du luxe. Quelque chose qui n'était pas essentiel. Pour moi, il aurait fallu le partager, le donner, pas en faire un bien tellement précieux, au point d'en conserver jalousement notre part.»

Le génocide au Rwanda, les camps de l'ex-Yougoslavie? Jan Krugier n'a pas de réponse, seulement une interrogation: «Croyez-vous que le mal soit dans l'homme?» □



Jan Krugier: «Je me suis réfugié dans l'art, dans la création, dans ce que l'homme a fait de plus beau et de plus noble.»

OLIVIER VOGELSANG

## «Personne ne voulait nous écouter»

En 1938, la famille de Ruth Fayon fuit l'armée allemande, qui vient de s'emparer de la région des Sudètes, en Tchécoslovaquie. Le 18 août 1942, Ruth Fayon qui n'a alors que 15 ans, ses parents et sa plus jeune sœur sont arrêtés à Prague, puis déportés, d'abord au camp de Theresenstadt, puis à Auschwitz. La jeune fille survivra aux sélections, et six mois plus tard, sera envoyée dans un camp de travail près de Hambourg, puis à Bergen-Belsen.

Lorsque les Britanniques libèrent le camp le 15 avril 1945, elle a contracté le typhus, pèse 35 kg et s'apprête à mourir. Depuis 1959, Ruth Fayon habite Genève.

«Le 18 août 1942, les Allemands nous ont entassés dans des wagons à bestiaux. Mon matricule était le 849. Nous ignorions notre destination. «Un camp de travail», nous avait-on dit. Pendant 15 mois, nous sommes restés à Theresenstadt. Puis, ce fut l'arrivée à Auschwitz, en décembre 1943. L'enfer dès la sortie du train. Les chiens qui aboient. Les SS qui crient «raus», «raus», les femmes mises sur un camion, les hommes emmenés ailleurs. J'étais dans le camp tchèque. A côté, il y avait les Hongrois, plus loin les Tzi-

«Personne ne peut raconter ce que nous avons vécu. Après toutes ces années, ce qui reste, c'est le sentiment de l'humiliation. Nous étions rasées, tatouées, réduites à un numéro. Les fumées des crématoires ne s'arrêtaient jamais. Le convoi précédant le nôtre — il y avait là le fleuron de la jeunesse tchèque — a été entièrement gazé. Personne n'a survécu. A cause des bombardements alliés sur les villes allemandes, les nazis ont eu besoin de main d'œuvre. Cinq cents femmes ont été sélectionnées pour partir travailler en Allemagne. Mengele, le docteur nazi, faisait un signe de la main. A gauche, la vie, à droite la mort. Je fus choisie avec ma sœur et ma mère.

«Nous sommes parties d'abord à Hambourg, le 5 juillet 1944. Les Allemands nous avaient donné un manteau gris, avec une manche noire, un trait jaune dans le dos et deux devant. La population nous regardait. Je suis sûre que rien qu'à nous voir, ils savaient que les nazis avaient décidé de nous exterminer. Nous avions faim, nous avions froid, nous subissions les bombardements, mais nous les espérions, parce qu'ils nous faisaient entrevoir la fin de la guerre. Nous avons été réparties dans deux camps. Nous faisons le même travail que les hommes. Je portais des rails. C'était dur. Nous rece-

soupe qui ressemblait à de l'eau sale. Ma plus proche amie, Ruth Elias, était enceinte de 8 mois. Les Allemands l'ont renvoyée à Auschwitz. Elle a accouché lâbas d'une petite fille. Mengele a fait des expériences sur la nouveauté. Une femme médecin juive a donné à Ruth Elias une seringue avec de la morphine pour que l'enfant ne se fasse plus torturer. Mon amie a tué sa fille. Le lendemain matin, son petit corps a été ramassé avec toutes les autres cadavres de la nuit.»

«Fin mars 1945, les Allemands nous ont amenés à Bergen-Belsen. J'avais le typhus, je pesais 35 kg. J'allais mourir, lorsque les Britanniques nous ont libérés. On m'a dit: «Vous êtes libre». Libre? Je n'avais plus la force de me réjouir. Mon père a été tué pendant la marche de la mort (il n'y eut que 7650 survivants des 58 000 déportés), lorsque les nazis ont évacué Auschwitz. Je suis retournée en Tchéco-



Ruth Fayon, déportée à l'âge de quinze ans.

OLIVIER VOGELSANG

1949, lorsque les communistes ont pris le pouvoir, je suis partie en Israël. Ma grande sœur était là-bas. Elle ne m'a posé aucune question sur ce que j'avais vécu. Personne ne voulait nous écouter. Pendant 40 ans, le monde des vivants n'a rien voulu savoir. J'ai servi dans l'armée. En 1959, je suis venue m'établir en Suisse. Mes enfants ont grandi ici. Ils sont Suisses. Pour que les jeunes apprennent ce qui a été notre enfer, j'ai été parler quelquefois dans des collèges.

«Je suis retournée en fois à Bergen-Belsen. Tout a changé. Il y a un monument, près du parking des bus, où des touristes se font prendre en photo. J'essaie de repousser mes cauchemars. Mais je ne pourrai jamais oublier les cris des enfants, l'odeur des crématoires et les aboiements des chiens. Je n'ai jamais cessé de croire en Dieu. Mais comment at-il pu laisser tuer les enfants, l'innocence même?»